NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 9 1950

Chrétiens d'Orient en Occident

Paul MAILLEUX

p. 973 - 988

https://www.nrt.be/es/articulos/chretiens-d-orient-en-occident-2712

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

CHRÉTIENS D'ORIENT EN OCCIDENT

Combien sont-ils ? Voici tout d'abord un chiffre sûr et par lui-même assez significatif : il y a actuellement à Paris et dans sa banlieue 39 églises ou chapelles orthodoxes desservies par un prêtre au moins, souvent par plusieurs et par un diacre. Par orthodoxes, on entend ici, suivant l'usage courant, uniquement les Eglises issues du Patriarcat de Constantinople et non unies à Rome. Il faudrait ajouter à ce chiffre 10 églises catholiques orientales unies et 5 églises arméniennes grégoriennes. A Bruxelles, il y a actuellement 4 églises et chapelles orthodoxes russes, dont une consacrée le 1er octobre 1950. Il y a des dizaines d'autres églises orthodoxes en France et dans les autres pays d'Europe occidentale.

La « Rousskaïa Mysl », bi-hebdomadaire russe paraissant à Paris, estimait récemment à 150.000 le nombre d'orthodoxes fixés en France. Parmi eux, il y en aurait 90.000 d'origine russe, 30.000 d'origine grecque, les autres d'origine roumaine, serbe, bulgare et géorgienne. Il y a de plus en France environ 40.000 Ukrainiens catholiques de rite byzantin, et environ 85.000 Arméniens, dont 10.000 seraient catholiques. Ces chiffres sont très difficiles à préciser ; car, si beaucoup d'émigrés ont encore le passeport Nansen des réfugiés politiques, beaucoup sont déjà naturalisés français et d'autres ont acquis occasionnellement les nationalités les plus diverses, finlandaise, polonaise, persane, afghane, etc. En Belgique on trouverait sans doute aisément 10.000 orthodoxes. En Allemagne, en Autriche et en Italie, il reste plusieurs milliers de personnes déplacées (D.P.) provenant de pays orthodoxes. Aux Etats-Unis, il y en a plus d'un million. On en trouve des groupes très importants, avec églises et clergé, au Canada, en Amérique du Sud, en Australie.

Une petite fraction de ces chrétiens d'Orient ont émigré de leur plein gré. Les Grecs, par exemple, sont souvent venus chercher fortune en Occident dans le commerce ou l'artisanat. Mais la très grosse majorité y sont arrivés à la suite des révolutions, des guerres, des persécutions qui ont désolé leur pays depuis 1914. Ces divers groupes d'émigrés ont leur activité et leur physionomie particulières; ils ne se compénètrent pas. Des orthodoxes grecs, par exemple, ne fréquentent qu'exceptionnellement une église russe. Entre Grecs et Arméniens, il n'y a rien de commun : ni la langue, ni le rite, ni même le dogme, puisque les orthodoxes considèrent les Arméniens grégoriens comme hérétiques. D'autre part, la situation des Russes en France est différente de leur situation aux Etats-Unis. Il est donc impossible d'exposer simultanément l'état religieux de chacun de ces

groupes et la présente étude s'attachera exclusivement à la communauté la plus nombreuse et la plus active de ces chrétiens d'Orient : les orthodoxes d'origine russe établis en France.

* * *

Lorsque deux émigrés russes font actuellement connaissance à Paris, il est courant de les voir se demander avant tout l'un à l'autre s'ils sont de la première ou de la seconde émigration. Les deux expressions sont maintenant consacrées. La première émigration est constituée par les soldats des corps expéditionnaires russes restés en France en 1918, par les officiers et soldats des armées blanches et par les réfugiés civils qui ont quitté la Russie entre 1920 et 1930, fuyant le régime soviétique. La seconde émigration comprend les prisonniers de guerre et les travailleurs civils qui se sont trouvés en dehors de l'U.R.S.S. en 1944 et ont refusé d'y rentrer après la guerre, soit qu'ils aient été heureux de saisir une occasion d'échapper au régime soviétique, soit que leur attitude vis-à-vis des Allemands leur ait fait redouter des sanctions s'ils retournaient au pays. Ces deux émigrations n'ont pas fusionné. Une mentalité assez différente les sépare. Les nouveaux émigrés, ceux qui ont vécu pendant 25 ans sous le régime soviétique, sont d'un niveau culturel moins élevé. Les préoccupations religieuses et philosophiques ont souvent chez eux disparu pour faire place à des préoccupations de technique et de progrès matériel. Ils ont généralement moins de préventions contre le catholicisme que les membres de la première émigration, mais adhèrent aussi plus facilement aux sectes protestantes : baptistes, quakers, etc. Tandis que la première émigration aspire d'une manière plus ou moins précise au rétablissement de l'ancien régime en Russie ou d'un régime démocratique de type occidental, la seconde ne semble avoir en politique qu'un idéal purement négatif : le renversement des Soviets, sans trop préciser par qui les remplacer.

De tous les immigrés en France, les Russes sont les plus lents à s'assimiler au milieu national. « La résistance des Russes à l'assimilation est telle, constate une publication de l'Institut français d'Etudes démographiques, que les Françaises mariées à des Russes semblent bien plutôt s'adapter à la vie russe que constituer un agent d'assimilation. Nous avons personnellement connu trois jeunes femmes françaises qui, mariées à des Russes, étaient devenues en partie russes d'esprit et de comportement. Nous avons relevé au cours de notre enquête quatre cas de Françaises mariées à des Russes qui avaient appris ou apprenaient le russe ; l'une d'elles avait accepté en se mariant de suivre son mari en Russie s'il pouvait y retourner... » (1).

(1) *Documents sur l'Immigration* (Cahier N° 2, p. 157), publiés par les Presses Universitaires de France.

La raison de cet état de choses ? Elle est à chercher avant tout, semble-t-il, dans le déclassement que l'émigré a été forcé d'accepter pour pouvoir gagner son pain à l'étranger, mais auquel il tâche de se soustraire dans sa vie sociale. Un agriculteur flamand installé en France se trouvera vite à l'aise avec les agriculteurs français; par contre un ancien officier russe devenu ouvrier aux usines Renault aura hâte, dans sa vie privée, de se retrouver avec des amis de son rang et de sa culture. La jeunesse née en Occident s'assimile plus aisément, mais moins vite cependant que les enfants des autres étrangers. Tous gardent une sorte de nostalgie de cette Russie de jadis où la vie était si aisée, où les relations sociales étaient si simples et si agréables.

L'Eglise orthodoxe russe de l'émigration.

Sous le régime tsariste, on le sait, l'Église orthodoxe russe jouissait d'une protection spéciale de l'Etat et toute la vie sociale était officiellement réglée suivant les principes du christianisme. L'Etat exigeait de ses fonctionnaires l'accomplissement de leurs devoirs religieux; l'enseignement religieux était obligatoire dans toutes les écoles : la presse immorale et antireligieuse était interdite; la journée dans les écoles et dans les casernes commençait par la prière; toute manifestation patriotique ou civile était accompagnée d'offices liturgiques. L'anticléricalisme, tel qu'on le connaît dans nos pays, n'avait jamais pris racine en Russie. Les missionnaires qui, au X^e^ siècle, avaient porté l'Evangile aux peuples slaves avaient immédiatement traduit dans leurs langues les Livres saints et la liturgie. Les clercs ne durent donc pas apprendre les langues anciennes et ne conservèrent pas longtemps, comme en Occident, le monopole de l'érudition et de l'enseignement. Ils restèrent davantage au niveau du peuple, s'en distinguant non pas par la science, mais par leur ordination ou leur sainteté personnelle. De plus, dans des pays où l'Etat se faisait lui-même le défenseur de la religion, où il avait presque le monopole de l'enseignement et de ce que nous appellerions aujourd'hui les œuvres, le clergé resta cantonné dans la célébration du culte et l'administration des sacrements; il ne provoqua donc pas cette compétition que l'on trouve aujourd'hui dans les pays latins.

Néanmoins, au siècle dernier, le rationalisme et surtout le positivisme avaient insensiblement pénétré en Russie et conquis un nombre considérable d'adeptes dans les classes aisées et intellectuelles. Pendant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'« intelligentsa » russe se détacha de plus en plus de l'Eglise officielle, lui reprochant surtout son inféodation au régime absolutiste établi.

Au début du XX^e^ siècle, un renouveau spiritualiste apparaît dans les cercles intellectuels, avec des écrivains tels que Solovieff, Berdiaeff et autres. La publication, en 1905, de l'ouvrage de Serge Boulgakoff

« Du Marxisme à l'Idéalisme » marque une étape à ce point de vue. La Révolution bolcheviste, la guerre civile et l'exil donnèrent à ce mouvement de retour à l'Eglise une impulsion décisive; les Eglises russes qui surgirent très vite un peu partout en Occident devinrent le centre de ralliement de tous les émigrés. Chacun d'entre eux s'intéressa très vivement à leur activité.

Dans la terre d'exil, que ce soit en France, en Finlande ou dans les pays baltes et balkaniques, les anciennes distinctions sociales persistèrent sans doute quelque peu dans les relations mondaines, mais elles disparurent quand on se retrouva à l'église. Dans les mémoires du Métropolite Euloge, publiés il y a quelque cinq ans, nous apprenons comment souvent furent élevées ces multiples petites chapelles de l'émigration. Tantôt un groupe d'ouvriers russes qui se rencontrent dans une usine s'entendent pour bâtir ensemble, pendant leurs heures de repos, une église de leur culte; tantôt un émigré plus heureux qui a pu emporter à l'étranger quelques-uns de ses biens en consacre une partie à l'érection d'une chapelle; tantôt un groupe de Russes obtient d'une municipalité française l'usage de quelque construction vétuste et abandonnée; tantôt c'est l'administration d'une usine où travaillent de nombreux orthodoxes qui entreprend elle-même de leur élever un oratoire. On trouverait difficilement une communauté russe comprenant deux ou trois dizaines de familles qui n'ait immédiatement bâti son église. Au numéro 91 de la rue Olivier-de-Serres à Paris, par exemple, à deux pas de cette rue Lacretelle qui, pendant plusieurs années, ne fut habitée que par des Russes, des fidèles ont loué une maison centenaire. Au fond d'une cour surélevée se trouve un autre logis avec un vaste atelier. Celui-ci est habilement repeint et transformé en chapelle. Une ou deux pièces seront attribuées au prêtre desservant l'église et à sa famille; les autres pièces serviront de locaux pour les réunions et pour l'école du jeudi. Le tout est marqué de la plus grande pauvreté, mais qu'importe ? Cette maison sera le centre d'œuvres multiples et le pôle d'attraction de la nombreuse communauté russe qui s'est logée aux environs de la Porte de Versailles. En 1948 survient une alerte : le propriétaire de la maison refuse de prolonger le bail; il veut la vendre et en expulser au préalable ses pieux locataires. Qu'à cela ne tienne : on se met en campagne. Toutes les communautés russes sont sollicitées et, en quelques mois, grâce à un complément substantiel du Conseil oecuménique des Eglises, on réunit la somme nécessaire et l'église est sauvée.

N'allez pas croire que le territoire de chacune de ces paroisses russes parisiennes soit minutieusement délimité. Les églises sont tout d'abord très inégalement réparties dans la ville. Le XV^e^ arrondissement en compte cinq; le XVI^e^ en compte quatre; par contre toute la partie est de la ville n'en compte qu'une seule. En fait, chacun fréquente celle qu'il veut : celle dont le pasteur lui semble davantage

l'homme de Dieu qui donne les conseils les plus avisés, celle où l'on chante le mieux, ou bien — c'est si humain — celle où l'on retrouve le plus d'amis. Le dimanche, après la Liturgie du matin, le jardin qui entoure la cathédrale russe de la rue Daru devient une véritable place publique, où le Paris russe se retrouve, fait la causette, traite ses affaires ou commente les derniers événements.

Dès le début de l'émigration, un problème se posa aux esprits les plus soucieux de la vie de l'Église : comment assurer dans l'avenir des pasteurs au troupeau dispersé ? De nombreux prêtres avaient fui de Russie soviétique. Ils étaient âgés. Il fallait assurer la relève et de plus préparer un clergé pour la Russie qui, espérait-on, rouvrirait bientôt ses portes aux proscrits. Des professeurs, presque tous laïques, que la Révolution avait dispersés en Chine, à Prague, à Paris, conçurent le projet d'organiser un séminaire et Paris leur sembla la ville la plus propice pour cette fondation. Mais où trouver les fonds ? On sollicita l'aide protestante. Une église luthérienne allemande, située sur les Buttes Chaumont et désaffectée depuis 1914, fut acquise, décorée et meublée dans le plus pur style religieux russe. Les locaux voisins furent transformés en dortoirs, salles de cours, bibliothèque, logements pour les professeurs. Ainsi prit naissance l'Institut de Théologie Orthodoxe de Saint-Serge, établi rue de Crimée. Les cours y furent organisés suivant le programme des anciennes Académies ecclésiastiques de Russie. L'Institut ouvrit ses portes non seulement aux candidats au sacerdoce, mais aussi aux hommes qui désiraient recevoir une formation religieuse plus profonde. Sous la direction du Père Serge Boulgakoff, l'ancien professeur d'économie politique de Moscou, devenu prêtre en 1918, l'Institut devint le centre intellectuel religieux de toute l'émigration. Fêtant, en février 1950, le 25e anniversaire de sa fondation, l'Institut a établi un bilan sommaire de ses réalisations. En un quart de siècle, il a formé plus de cent prêtres envoyés dans le monde entier, et ses professeurs ont publié plus de mille ouvrages ou articles divers. Sa réputation, qui a dépassé les cadres de la diaspora russe, lui attire actuellement un certain nombre d'étudiants orthodoxes étrangers. En 1950, à côté de 13 étudiants russes, il comptait 18 étrangers : syriens, serbes, bulgares, polonais. L'Institut publie, en russe, une revue trimestrielle consacrée aux questions théologiques : « La Pensée Orthodoxe ». Ses professeurs, assistés de quelques autres prêtres, assurent les articles du Bulletin éparchial d'information religieuse : « Le Messager ecclésiastique », d'une revue ascétique de très bonne tenue « Le Bien éternel », et des deux pages que le journal russe bi-hebdomadaire de Paris, « La Pensée russe », consacre périodiquement aux questions religieuses.

Un grave conflit intérieur, extrêmement violent à certaines périodes et extrêmement pénible pour l'élite des fidèles, devait malheureuse-

ment diminuer sensiblement le prestige et l'action de cette Eglise émigrée.

« Le Concile ecclésiastique local pan-russe », ouvert à Moscou cinq mois après la Révolution, n'avait évidemment pas prévu l'exil auquel allaient être contraints une grande partie de ses membres et des fidèles orthodoxes russes, et il n'avait pris aucune mesure pour préciser quelle serait leur situation juridique à l'étranger. En 1920, Monseigneur Antoine Krapovitsky, ancien métropolite de Kieff, réunit autour de lui à Karlovtsy, en Serbie, quelques évêques échappés de Russie et constitua avec eux « L'Administration Ecclésiastique Suprême des Russes Emigrés », qui décida de prendre en main le gouvernement de toute l'Eglise russe à l'étranger. Cette administration ne sut malheureusement pas s'abstenir d'une certaine action politique et les Soviets en prirent aussitôt prétexte pour accroître, en Russie même, leur persécution contre l'Eglise. Pour tâcher de la réduire, le Patriarche Tikhon de Moscou désavoua cette administration et nomma pour la direction de l'Eglise émigrée deux exarques, l'un pour l'Europe, le métropolite Euloge de Paris, l'autre pour l'Amérique, le métropolite Platon de New-York.

Les évêques de Karlovtsy n'admirent pas cette décision, et dès lors un conflit ne pouvait manquer de surgir entre eux et les exarques nommés par le Patriarcat. Il éclata en 1926, à l'occasion de la nomination d'un évêque à Berlin. D'autres causes locales s'y ajoutèrent, par exemple, à Paris, les censures dont l'enseignement théologique du Père Boulgakoff était l'objet de la part des prélats de Karlovtsy. Les paroisses établies dans les différentes villes d'Europe se rangèrent diversement sous l'une ou l'autre obédience et entrèrent en lutte ouverte.

En 1931, la persécution anti-religieuse redoublant de vigueur en Russie, le métropolite Euloge de Paris joignit ses protestations à celles du Pape et de l'archevêque de Cantorbéry. Le métropolite Serge de Moscou, second successeur du Patriarche Tikhon, le désavoua, le destitua de sa charge, et plaça tous les fidèles de l'émigration sous la juridiction du métropolite orthodoxe de Lithuanie, Eleuthère. La majorité des paroisses resta fidèle au métropolite Euloge, mais celles qui suivirent l'ordre venu de Moscou constituèrent une troisième obédience. Privé d'appui canonique, le métropolite Euloge se plaça sous la juridiction du Patriarcat de Constantinople, dont l'Eglise russe avait été la fille jusqu'en 1448. En 1935, un accord partiel rétablit l'intercommunion entre Monseigneur Euloge et le groupe de Karlovtsy, sans pour cela unifier l'administration ecclésiastique.

Survint la guerre, puis la victoire. Le Patriarche Alexis de Moscou, élu grâce aux adoucissements apportés au régime antireligieux de Russie, voulut reprendre les relations avec les Eglises de l'émigration et les ramener sous son obédience. Il envoya à cette fin à Paris

son vicaire, le Métropolite Nicolas Kroutitsky, pour négocier un accord. En quelques heures, celui-ci parvint à réconcilier avec Moscou, non seulement le Métropolite Euloge, depuis longtemps décidé à faire ce pas, mais même le représentant de la hiérarchie de Karlovtsy, le Métropolite Séraphin, dont les sentiments antisoviétiques étaient notoires et que l'on disait intraitable. Le 2 septembre 1945, les trois Métropolites, Euloge, Nicolas et Séraphin, entourés de deux évêques et de trente prêtres, concélébrèrent, rue Daru, une Liturgie solennelle qui devait sceller la réconciliation. L'allégresse des fidèles russes fut ce jour-là vraiment émouvante.

Hélas, elle devait être de courte durée. Tout d'abord certaines paroisses de Mgr Séraphin refusèrent de le suivre dans sa réconciliation avec Moscou et le Synode de Karlovtsy, qui avait fui Tito en se réfugiant à Genève, leur avait envoyé un nouvel évêque, Mgr Nathanaël. Les fidèles de Mgr Euloge de leur côté, en particulier les professeurs de l'Institut de théologie orthodoxe de Paris, étaient loin d'avoir approuvé sans réserves le geste de leur métropolite, que l'âge, à leur avis, avait rendu trop conciliant. Avec dignité, ils surent d'une part éviter de s'insurger contre leur évêque, d'autre part aussi ne pas soutenir la politique du Patriarche de Moscou dont ils n'entrevoyaient que trop l'inféodation aux Soviets. Ajoutons que le Patriarche de Constantinople laissait sans réponse les lettres par lesquelles Mgr Euloge lui demandait l'autorisation de se replacer sous la juridiction du Patriarche Alexis.

Le conflit, demeuré latent jusque-là, éclata lors du décès du Métropolite, survenu le 8 août 1946. Tandis que le Patriarche de Moscou envoyait d'urgence par avion à Paris le Métropolite Grégoire de Léningrad et l'évêque Photius d'Orel pour établir le Métropolite Séraphin comme successeur de Mgr Euloge, l'entourage de ce dernier, se basant sur son testament, établissait à sa place Mgr Vladimir de Nice. Les églises orthodoxes de France se retrouvèrent donc ainsi de nouveau placées sous trois obédiences opposées. La grosse majorité des paroisses avait suivi le Métropolite Vladimir, que tous vénèrent pour son austérité et sa piété.

Comment les défenseurs de chacune de ces trois obédiences soutiennent-ils leur position? On pourrait schématiser comme suit leurs arguments. Les partisans du Patriarche Alexis déclarent que, même si elle est obligée de faire des concessions aux Soviets pour pouvoir vivre, l'Eglise de Moscou reste l'Eglise-mère et qu'il n'existe aucune raison valable pour se séparer d'elle. Les prêtres groupés autour du Métropolite Vladimir de la rue Daru qui, comme son prédécesseur, a demandé investiture au Patriarche de Constantinople, soutiennent qu'ils ne peuvent se soumettre à un Patriarche privé de toute liberté essentielle d'action et devenu le collaborateur actif d'un pouvoir athée et antichrétien. Ils affirment qu'en conséquence ils doivent se replacer sous l'autorité du

Patriarcat dont l'Eglise russe a dépendu jusqu'au XV^e siècle. Ils estiment en outre que, « depuis la chute du Pape de Rome dans l'hérésie, c'est au Patriarche Oecuménique qu'appartient, en vertu du 28^e Canon du Concile de Chalcédoine, la sollicitude de toutes les affaires qui ne peuvent être résolues et organisées par les Eglises particulières » (2). Quant aux fidèles de la juridiction de Karlovtsy dont le chef actuel, le Métropolite Anastase, est pour l'instant établi à Munich et semble devoir prochainement se fixer en Amérique, ils raisonnent comme suit : le souci capital de tout chrétien russe à l'heure actuelle devrait être de s'opposer au régime satanique des Soviets et donc au Patriarche qui collabore avec lui. Or, en demandant investiture au Patriarche de Constantinople, l'Eglise russe de l'Emigration perd sa liberté d'action dans l'avenir. Si en effet, comme ce fut à diverses reprises le cas, le Patriarche de Constantinople entretient des relations cordiales avec le Patriarche de Moscou l'Eglise russe émigrée peut être amenée à faire de même et donc à faillir à ses obligations.

La juridiction de Moscou compte cinq églises à Paris; la grosse majorité des églises de France, Belgique et Italie dépendent du Métropolite Vladimir; par contre toutes celles d'Allemagne et de Suisse dépendent du Synode de Munich. En Amérique du Nord et du Sud, on retrouve les mêmes divisions et oppositions.

Au moment où ces disputes battaient leur plein, on pouvait trouver, à diverses reprises, dans la presse orthodoxe, l'exhortation suivante : « Cessez vos querelles : les catholiques regardent vos divisions avec un malicieux plaisir ! » Combien on eût voulu détromper ceux qui pensaient de la sorte ! Est-il un catholique authentique qui puisse considérer toute lutte et division entre chrétiens comme autre chose qu'un vrai sacrilège ? Et comment ne pas se rendre compte aussi du prestige que ces conflits font perdre à l'Eglise ? Mais comment par ailleurs, à la vue de ces funestes dissensions, un catholique ne comprendrait-il pas avec plus de clarté le geste d'amour du Bon Pasteur qui, avant de terminer sa mission visible sur terre, pour sauver l'unité de son bercail, confia à Pierre de paître ses brebis et ses agneaux ?

Relations avec les autres confessions.

L'arrivée soudaine et massive en Europe Occidentale d'un grand nombre de Russes orthodoxes suscita incontestablement, dans les milieux catholiques, la plus vive attention. Depuis toujours, la Russie était restée isolée du reste du monde chrétien. On la savait la patrie d'une culture chrétienne en quelque sorte autonome, qui avait su pénétrer fortement toute la vie d'un très grand peuple. Les catholiques avisés avaient conscience de ce que, s'ils pouvaient intégrer à l'Eglise

(2) Voir *Russie et Chrétienté*, 1949, n^os 3-4.

Universelle ces frères chrétiens demeurés jusque-là loin d'eux, ils l'enrichiraient d'un apport nouveau d'une valeur exceptionnelle et renforceraient considérablement l'autorité du christianisme. Ils espéraient que le régime soviétique serait de courte durée et que, rentrés chez eux, les émigrés d'hier se feraient les apôtres du rapprochement entre la Russie et l'Eglise romaine.

Il serait impossible d'énumérer tous les comités, toutes les œuvres catholiques qui, pendant trente ans, furent mis sur pied pour venir en aide tant à la seconde qu'à la première émigration russe : œuvres d'aide aux vieillards, aux enfants, aux étudiants, aux prisonniers de guerre... Un Foyer créé pour les Russes auprès de l'Université de Louvain compta, à telle période, jusqu'à 180 étudiants. S'ils n'ont pu autant que les protestants payer de leur argent, les catholiques ont davantage payé de leur personne pour leurs frères éprouvés. Les Petites Sœurs des Pauvres ne viennent-elles pas encore, en octobre 1950, d'accueillir dans leurs maisons de France 560 vieillards « personnes déplacées », parmi lesquels on compte 300 Russes ?

Des paroisses catholiques russes furent organisées à Paris, Lyon et dans quelques autres centres d'Europe. Chargées avant tout de soutenir spirituellement les quelques catholiques russes dispersés dans l'Emigration, elles devaient aussi servir en quelque sorte de « paroisses-témoins », pour montrer par les faits, c'est-à-dire par leur fidélité au rite et aux traditions religieuses russes, que l'Eglise catholique ne voulait pas être exclusivement latine et que son unité ne devait pas exclure la diversité dans l'espace et dans le temps. Dans le même but, les Pères bénédictins établirent à Amay, en Belgique, un prieuré dont une partie des moines suivraient les traditions monastiques russes. Il s'est transféré ensuite à Chèvetogne. Un Foyer pour garçons russes, l'Internat Saint-Georges, fut fondé à Constantinople en 1921, au moment où les réfugiés arrivaient en masse dans cette ville. Il fut, dans la suite, transféré à Namur et poursuit aujourd'hui son activité à Meudon, près de Paris. En 1944, une œuvre semblable, le Foyer Sainte-Olga, fut mise sur pied, à Paris, pour les jeunes filles russes par les Dames de Sainte Clotilde. Des internats catholiques similaires furent organisés à Shanghaï, Rome et Buenos-Aires.

Quant aux rapports directs entre le clergé et les fidèles des deux confessions, ils furent, jusqu'en 1939, il faut bien le dire, en général assez peu cordiaux. Les orthodoxes s'étaient fait une conception fortement exagérée de l'influence politique de l'Eglise romaine ; dans les débuts de l'émigration, ils auraient voulu obtenir d'elle une intervention contre les Soviets qu'elle était bien incapable de leur fournir. Ils reprochaient aussi amèrement aux catholiques de profiter de leurs malheurs et de leur isolement pour faire du prosélytisme parmi leurs ouailles et tâcher de les leur ravir. Hantés par certains souvenirs de l'histoire de Russie, par les ambitions politiques de la Pologne au

XVII[e] siècle en particulier, les orthodoxes ont beaucoup de peine à saisir le mobile réel de l'apostolat catholique ; ils y voient sans cesse une sorte d'impérialisme humain, un désir de conquête et de domination. Du côté catholique, même dans le clergé, on ignorait trop la doctrine et les coutumes religieuses des chrétiens d'Orient, et, ne sachant comment se comporter à leur égard, on les traitait comme des protestants. Aussi beaucoup de maladresses furent-elles commises. Même à l'heure actuelle, que d'inexactitudes on trouve encore à leur sujet dans les manuels scolaires d'instruction religieuse ! On s'efforça trop uniquement d'attirer au catholicisme des individus isolés sans poursuivre avec assez de longanimité et d'optimisme chrétien le rapprochement collectif. L'Église romaine n'a jamais renoncé au grand rêve poursuivi jadis, lors des Conciles de Lyon et de Florence : la réconciliation générale de l'Orient et de l'Occident chrétiens. En bien des cas, on perdit de vue que, si le Droit Canon nous impose des règles en matière de coopération « in sacris » afin de ne donner à personne, par notre manière d'agir, l'impression qu'une religion vaut l'autre, il ne nous dispense pas pour autant de mettre sincèrement tout en œuvre pour faire comprendre à nos frères séparés la raison profonde de notre attitude. En négligeant cet effort, on scandalisa souvent des âmes que notre mentalité juridique déconcertait et qui ont pris l'habitude de considérer la bonté du cœur comme principal critère de l'esprit chrétien authentique.

Cependant, malgré la cloison qui séparait orthodoxes et catholiques, quelques échanges se faisaient de manière imperceptible. Dans l'avenir, les historiens ne manqueront pas de signaler l'influence heureuse que l'iconographie et la musique religieuse russes ont eue sur l'art religieux occidental. Il s'est formé à Paris une société de peintres d'icônes dont beaucoup d'œuvres, remarquables par leur finesse et leur piété, ornent actuellement les églises et les foyers catholiques. A leur arrivée, les orthodoxes se montraient choqués par certaines pratiques catholiques, telles que la communion fréquente. Après avoir vécu quelques années dans un milieu déchristianisé, ils en comprirent mieux le bien-fondé. A l'exemple de la première communion solennelle catholique, ils ont introduit pour leurs enfants qui, eux, communient dès le plus jeune âge, la pratique de la première confession soigneusement préparée ; ils recommandent souvent maintenant la communion hebdomadaire et le Père Florovsky, un de leurs théologiens les plus en vue, n'alla-t-il pas, lors d'une retraite de jeunes gens, jusqu'à prôner la communion quotidienne ? Bien des Russes ont fait le pèlerinage de Lourdes, d'Ars et de Lisieux...

Il semble que les épreuves communes de 1940 donnèrent à chacun l'occasion de revoir ses propres positions. L'initiative heureuse d'un éminent prélat parisien marqua le début d'une période de relations beaucoup plus charitables. Chargé en 1943 des intérêts spirituels des

étrangers établis en France, Monseigneur Baussart rendit une visite de courtoisie à Monseigneur Euloge et à Monseigneur Séraphin, et provoqua une rencontre avec les représentants de la troisième obédience, alors sans évêque, dans un établissement russe catholique de Paris. Les prélats lui rendirent aussitôt sa visite et des relations beaucoup plus fréquentes s'établirent. Peu de temps après, le Père Boulgakoff invita Monseigneur Beaussart à visiter l'Académie de Saint-Serge. Il y fut reçu avec tous les honneurs dont on aurait entouré un évêque orthodoxe, et la rencontre fut extrêmement cordiale. Ces gestes marquèrent un véritable tournant dans les relations entre les deux confessions. Une politique de voisinage amical semble avoir fait place désormais à la mutuelle ignorance de jadis. Dans la presse émigrée et antisoviétique, les attaques contre l'Église catholique ont presque disparu.

Pour donner un tableau exact de la situation, il importe cependant de distinguer l'attitude nettement différente des trois obédiences dont il a été parlé plus haut. On sait quelle hostilité vis-à-vis de l'Eglise romaine manifeste actuellement le Patriarcat de Moscou. Il était inévitable que les prêtres orthodoxes dépendant de ce Patriarcat, après avoir montré pendant la guerre un désir d'entente et de compréhension avec les milieux catholiques, adoptent par la suite une attitude plus réservée. Ainsi les contacts se sont-ils faits beaucoup plus rares. Avec l'aide du Patriarcat de Moscou, quelques-uns de ces prêtres ont constitué à Paris « l'Eglise Orthodoxe Occidentale », qui, de l'aveu même de la « Revue de la Patriarchie de Moscou », devrait amener à l'orthodoxie les Français et autres Occidentaux. Ce groupe dispose à Paris de quatre chapelles. Dans deux d'entre elles, les offices sont célébrés en français suivant un rite hybride où, sur de vieilles liturgies gallicanes, on a greffé une épiclèse. Elles sont fréquentées par des orthodoxes qui ont perdu l'usage de leur langue primitive et quelques rares catholiques ou protestants passés à l'orthodoxie. Notons-le en passant : les prêtres de la juridiction de Moscou sont les seuls à faire du prosélytisme dans les milieux non orthodoxes.

Les évêques et prêtres relevant de l'obédience de Munich ont cherché des contacts avec l'Eglise catholique dans le domaine de l'action. Un diacre orthodoxe, qui n'avait échappé lui-même que de justesse aux camps de concentration soviétiques, le Père Serge Tchertkoff, fut frappé par les préjudices que le manque d'unité d'action apportait aux œuvres chrétiennes dans leurs interventions auprès des organismes internationaux d'aide aux « Personnes déplacées ». Il mit sur pied une association, le « Comité Chrétien d'Aide aux Réfugiés », dont les trois co-présidents sont un évêque catholique, un évêque orthodoxe et un pasteur protestant en vue. Ce comité a obtenu un nombre considérable de visas d'immigration en divers pays du monde pour des malheureux retenus en Allemagne, en Yougoslavie et en d'autres pays.

Avec les membres de l'obédience relevant du Patriarcat de Constantinople, les contacts sont descendus davantage en profondeur. Depuis la fin de la guerre, un groupe de dix à quinze théologiens russes, dont de nombreux professeurs de l'Institut de Théologie orthodoxe, se sont rencontrés périodiquement avec un nombre plus ou moins égal de prêtres catholiques pour étudier ensemble divers problèmes théologiques. Ces réunions, commencées dans un appartement privé, furent poursuivies au Centre d'Études russes « Istina » dirigé par le R. P. Dumont, O.P. Leur intérêt n'a cessé de croître. En janvier 1950, ces mêmes théologiens se sont réunis au Saulchoir, dans la maison d'études des Pères Dominicains, pour y poursuivre ensemble deux journées de recherches ayant pour objet la Procession du Saint-Esprit d'après la Sainte Écriture, les Pères et la théologie des deux Eglises. Ces réunions se sont montrées extrêmement fructueuses. Elles ont permis de dissiper bien des malentendus et d'établir qu'en de nombreux cas la doctrine des deux Eglises, exprimée en termes différents et dont il fallait avant tout préciser le sens, concordait en réalité. Elles ont montré combien les conversations entre spécialistes des questions controversées, quand elles sont poursuivies à l'abri de toute intervention extérieure, politique ou autre, avec le seul désir de rechercher la volonté du Christ, pouvaient effectivement préparer l'heure de l'Union.

Sur un terrain différent, un point de contact souvent douloureux entre orthodoxes et catholiques est celui des mariages mixtes. Au concile éparchial de l'an dernier, un orateur estima que 30 % au moins des orthodoxes de France se mariaient actuellement avec des catholiques. Lorsqu'un des deux fiancés est tiède, la question du mariage religieux ne fait guère de difficulté : la cérémonie a lieu dans l'église du plus intransigeant des conjoints. Une statistique forcément très incomplète, portant sur quelques dizaines de cas, semblerait indiquer que le pourcentage des mariages mixtes célébrés à l'église orthodoxe dépasse légèrement le pourcentage des mariages catholiques. Il n'est pas rare que des catholiques moins fervents, ne comprenant pas le bien-fondé des règles de l'Eglise en ce domaine, se cabrent et, dans un accès de mauvaise humeur, aillent à l'église orthodoxe.

Mais le problème devient extrêmement douloureux lorsque les deux fiancés sont foncièrement attachés à leur religion. L'Église catholique, on le sait, exige que le mariage ait lieu devant le prêtre catholique seul et que tous les enfants soient élevés dans la religion catholique. Qui cèdera ? Parfois aucun des deux, et les fiançailles seront rompues. Assez souvent cependant le jeune orthodoxe, se rendant compte qu'il est un étranger dans la société française et qu'il ne peut y imposer sa loi, accepte les conditions posées par le curé de sa fiancée. Mais il est profondément blessé lorsque, le jour du mariage, il se voit traité comme un protestant et privé des cérémonies habituelles de

l'Eglise. L'exposé d'un cas récent fera mieux comprendre son état d'âme. A X..., en France, un jeune architecte, orthodoxe pratiquant, se fiance à une jeune militante, originaire d'une famille en vue dans la cité. Lorsque le jeune homme pénètre dans cette famille, il s'y sent l'objet d'une certaine réserve, ou du moins il le croit. N'est-il pas sans fortune ? N'est-il pas un de ces étrangers dont on se méfie toujours plus ou moins ? Il accepte, il le faut bien, les deux conditions habituelles imposées par le curé catholique pour bénir un mariage mixte. Mais une cruelle déception l'attend encore le jour même du mariage : « J'ai voulu, écrit-il à un ami, me confesser et communier dans mon Eglise, mais le prêtre orthodoxe m'a refusé les sacrements, parce que je me mariais à l'église catholique... Les deux sœurs aînées de ma femme ont été mariées solennellement à l'église avec des jeunes gens qui n'avaient de catholique que le nom et n'ont plus pratiqué depuis l'âge de douze ans. Quant à moi, j'ai été marié en cinq minutes à la sacristie devant un porte-manteau... ». Et il ajoutait avec amertume : « Je sais maintenant ce qu'il faut penser de la charité des Eglises chrétiennes ». Serait-ce faire preuve de psychologie que d'espérer qu'un jeune époux, ainsi humilié et aigri, accomplisse dans la suite avec joie et fidélité l'engagement qu'on lui a fait prendre de faire de ses enfants de bons catholiques ? Ne laisse-t-on pas trop en sommeil la seconde partie du Canon 1102, § 2 du Code qui déclare : « Omnes sacri ritus prohibentur; *quodsi ex hac prohibitione graviora mala praevideantur*, Ordinarius potest aliquam ex consuetis ecclesiasticis caeremoniis, exclusa semper missae celebratione, permittere » ? Le fait qu'un jeune homme ou une jeune fille conçoive une telle aigreur contre l'Eglise, qu'ils soient exposés à délaisser l'instruction religieuse de leurs enfants ne serait-il pas un de ces « graviora mala » dont parle le Code ? Quelques évêques l'ont pensé, et chaque fois, l'autorisation qu'ils ont accordée en vertu du canon cité a permis aux jeunes époux de commencer leur vie conjugale dans un plus grand esprit d'union et de piété.

Dès le début de l'émigration des rapports très suivis se sont établis entre les Orthodoxes et les diverses communautés protestantes. Celles-ci ont accordé depuis près de trente ans aux œuvres russes une aide financière très généreuse, sans laquelle elles n'eussent pu subsister. Une association dénommée « Fellowship of St. Alban and St. Sergius » fut fondée à Oxford pour promouvoir les relations entre orthodoxes et anglicans. Chaque année, pendant les vacances d'été, cette association invite et place dans des familles anglicanes un grand nombre de jeunes Russes venus de Paris, pour leur fournir l'occasion d'apprendre l'anglais et de mieux connaître l'anglicanisme.

On sait aussi que des représentants officiels des Eglises orthodoxes participèrent aux grandes réunions oecuméniques, en particulier à l'Assemblée d'Amsterdam de l'été 1948. De l'aveu des meilleurs ju-

ges, le Père Florovsky y joua un rôle capital, et empêcha cette assemblée de prendre les résolutions que les représentants du protestantisme libéral auraient voulu lui imposer (3).

Peut-on dire que ces contacts fréquents avec les milieux protestants influent fortement sur les milieux orthodoxes, en particulier sur la jeunesse ? Ils y provoquent certes des remous, mais l'ensemble reste solidement fidèle aux traditions de l'Orthodoxie orientale. En janvier 1949, à Bossey, en Suisse, une trentaine de jeunes orthodoxes se réunirent pour l'étude en commun de questions religieuses. Au cours d'une conférence, Mr L. Zander, professeur à l'Institut Saint-Serge et grand promoteur des relations interconfessionnelles, exposa que trois grands aspects de l'Unité des chrétiens étaient déjà réalisés : l'unité de nom, l'unité de baptême et l'unité de destinée. Il soutint que l'Unité à retrouver n'était pas l'unité dogmatique mais une unité d'amour et, en un certain sens, de coopération pratique. Il fut aussitôt très chaudement pris à partie par les éléments les plus jeunes de l'assemblée menés par le P. Schmemann, professeur lui aussi au Séminaire orthodoxe de Paris. Ils répliquèrent à l'orateur que le but des mouvements oecuméniques ne pouvait être que la recherche de la Vérité intégrale et la reconstitution dans le temps de l'Unité du monde chrétien, dût cette reconstitution rester pour toujours eschatologique. « Les orthodoxes, proclamèrent-ils, assistent aux conférences oecuméniques uniquement pour témoigner de cette Vérité qu'ils estiment être dans l'orthodoxie. »... « La mesure de mon amour pour mon frère chrétien, conclut le P. Schmemann, est la mesure de ma haine pour son hérésie. Si je lui pardonnais son hérésie, je trahirais le Christ (4). »

Sollicités de se joindre aux protestants pour condamner la définition du dogme de l'Assomption de la Vierge, les orthodoxes s'y sont refusés. Pouvaient-ils renier toutes leurs traditions liturgiques et théologiques sur ce point ?

Et l'avenir ?

Il semble désormais hors de doute que la majorité de ces émigrés d'Orient resteront définitivement dans leur nouvelle patrie. Peut-on prévoir quel sera l'avenir de ces nouvelles communautés orthodoxes ? Il dépend évidemment de la génération qui monte, de celle qui est née en Occident. Que promet-elle ?

Il existe, dans l'émigration, de nombreuses organisations pour la jeunesse russe : L'Association chrétienne de la Jeunesse Russe, affiliée à l'Y.M.C.A. protestante et soutenue par elle, les Scouts russes, les Vitiaz et les Sokols, associations plutôt sportives. Il existe aussi, à Paris,

(3) Voir l'article du R. P. Rouquette, *Amsterdam : Le conseil oecuménique*, dans les *Etudes* d'avril 1949.

(4) D'après Helle Georgiadis, *An Orthodox Youth Conference*, dans *Sobornost*, Summer 1949, p. 214.

un Lycée russe, une Ecole des Cadets à Versailles et un Foyer d'enfants à Villemoisson. Un bon nombre de paroisses ont organisé une école du jeudi, où les enfants viennent suivre des cours de langue russe et d'instruction religieuse. Mais si l'on fait le total des enfants qui fréquentent ces institutions, en y ajoutant les quelque 150 qui fréquentent les foyers catholiques dont il a été question plus haut, on atteint à peine le millier. Or, s'il y a en France environ 90.000 orthodoxes d'origine russe, il doit y avoir parmi eux quelque 15 à 20.000 jeunes de moins de 21 ans. Où sont ces jeunes et quelle formation religieuse reçoivent-ils ? Nul ne peut le dire. Dans les églises orthodoxes, on en rencontre peu et toujours les mêmes. En fait, on peut poser comme constatation générale que cette jeunesse se déchristianise dans la mesure où elle perd son caractère russe. Elle comprend de moins en moins le slavon liturgique, elle trouve les offices liturgiques orthodoxes trop longs et fastidieux. Elle est rarement hostile à l'Eglise; elle se dit généralement chrétienne, mais affirme l'inutilité de toute contrainte et de tout culte extérieur. Elle considère comme quelque chose de tout à fait archaïque et dépassé ces traditions russes dont on lui parle en famille. Eblouie par la vie mondaine des grandes cités où l'émigration s'est généralement établie, pressée par l'obligation de s'assurer le pain quotidien parce qu'elle est sans fortune et, ce qui est pire encore, sans appui dans la société, elle ne pense guère qu'aux nécessités de l'heure ou qu'aux divertissements où elle ira s'étourdir; les sports et surtout le théâtre et la danse où il lui est généralement facile de briller. Quant aux mouvements de la renaissance catholique, mouvements de jeunes, mouvements des familles, elle les ignore le plus souvent. Elle n'a rencontré, dans la société occidentale, que les éléments les plus laïcisés, car, en général, pour défendre leurs enfants contre toute mauvaise influence du dehors, les familles catholiques constituent un cercle fermé aux étrangers. Parmi ces jeunes, beaucoup sont enfants uniques; ils n'ont guère été habitués à devoir songer aux autres. Les associations de jeunes qu'ils fréquentent sont toutes mixtes et le flirt qui les occupe très tôt fait disparaître tout idéal, toute préoccupation altruiste. Dans l'émigration, le pourcentage des familles désunies est extrêmement élevé. On sait que l'Eglise orthodoxe autorise le divorce.

Désolé de cette déchristianisation, le clergé orthodoxe se trouve devant un dilemme : maintenir à tout prix, même chez les jeunes, la culture russe ou bien trouver une formule qui réponde à la situation nouvelle et, en particulier, traduire résolument en français son culte et son enseignement. Le Concile éparchial tenu l'an dernier à Paris par la juridiction de Constantinople a officiellement autorisé la célébration des offices en français; mais les réalisations sont lentes, sans doute parce que le clergé plus âgé connaît mal la langue et que les adultes sont de loin les plus nombreux dans les églises. On s'étonne

aussi de voir tant retarder certaines réformes qui sembleraient urgentes pour le bien des fidèles. Pour rester en harmonie avec l'Eglise de Russie et sans doute parce qu'elle manque d'une autorité capable de prendre une décision générale en ce domaine, l'Eglise de l'Émigration est restée fidèle jusqu'ici au calendrier julien, en sorte que toutes les fêtes fixes du calendrier liturgique se célèbrent avec un retard de treize jours sur le calendrier civil. Cette attitude est d'autant plus surprenante que le Patriarcat de Constantinople lui-même a depuis assez longtemps adopté le calendrier grégorien. On voit sans peine les inconvénients de pareil régime et ses conséquences funestes pour la piété des fidèles. La Noël russe, par exemple, tombe le 7 janvier. Un bon nombre de fidèles certes font un bel effort pour se rendre libres ce jour-là et suivre les offices à l'église. Mais combien d'autres ne le peuvent pas ! Aussi la coutume s'introduit-elle de plus en plus de célébrer Noël le 25 décembre, avec la population française, uniquement par un joyeux réveillon, d'où toute pensée religieuse est absente.

Les caractéristiques données ici pour le milieu orthodoxe russe se retrouvent exactement dans les milieux de l'émigration roumaine, arménienne et autres : mêmes divisions, même désaffection de l'Eglise et de la vie religieuse, dans la mesure où se perd l'esprit national. Un seul groupe semble échapper à ce courant : celui des Ukrainiens catholiques de rite byzantin originaires de l'ancienne Galicie. En Amérique comme en Europe, ils restent fortement organisés et viennent grossir les communautés catholiques latines si les circonstances les forcent à quitter la leur.

On touche ici du doigt la conséquence la plus tragique sans doute de cette séparation qui tient des frères chrétiens séparés les uns des autres. Ces Orientaux auraient pu constituer pour le christianisme occidental un apport de forces nouvelles, d'autant plus attachées à l'idéal chrétien qu'elles avaient souffert pour lui rester fidèles. De leur côté, ils auraient pu profiter de l'expérience que l'Eglise d'Occident, depuis longtemps abandonnée par le pouvoir civil, s'est acquise pour lutter contre l'impiété et former des personnalités chrétiennes fortement trempées. Au lieu de cela, on s'est ignoré, combattu même parfois, et il y a tout lieu de craindre que, dans une ou deux générations, il ne reste presque rien de ces chrétiens d'hier et que leurs enfants ne soient allés grossir la masse de ces matérialistes pratiques, que les réalités surnaturelles n'intéressent plus du tout. C'est dire combien tous ceux qui peuvent rapprocher les chrétiens désunis doivent aller jusqu'au bout dans leurs efforts de sincérité et de charité.

Meudon (Seine-et-Oise). Paul MAILLEUX, S. J.
Supérieur du Pensionnat russe Saint-Georges.